

Leur avion était sensé atterrir depuis une heure déjà. Je sais très bien que Sergio connaît parfaitement le chemin jusqu'à la maison. Peut-être était-il coincé dans un embouteillage ? Ou alors, son avion est juste parti en retard ? Ce qui ne serait pas très étonnant. Et Geoffrey, qui est encore à son casting. Il doit être en train de cuire sur place, le pauvre. Il y a des gens comme ça qui ne sont pas faits pour vivre au soleil. Je me tapai une barre, et retournai au travail. Au temps profiter du calme avant la tempête.

L'univers n'existe pas comme on pense qu'il existe. C'est une interprétation de notre cerveau. Une tentative d'intelligibilité de notre existence. Sinon comment se rendre compte qu'on existe vraiment, si ce n'est dans un univers préexistant ? Il est à noter que la pluralité des mondes possibles est une preuve de la pluralité de la notion d'existence. Tant que nous n'avons pas la preuve de l'existence de notre monde, en dehors de notre conception, il nous est impossible d'affirmer notre existence. J'ai le regret de vous annoncer que la raison seule ne peut en être témoin.

Comme tous les hommes sont doués de raison, je ne fais pas exception à la règle. C'est pourquoi je me propose de m'exprimer ici à la première personne. Je me suis souvent demandé à quoi est-ce que je devais ma perception des choses. Au fil de la réflexion, je bute sur les préceptes qui ont fait de ce monde ce qu'il est aujourd'hui. La raison est-elle responsable de la décadence moderne ? Est-elle responsable du massacre de populations, de l'assujettissement des uns par d'autres ? Est-il raisonnable de mettre quelqu'un en esclavage ? C'est ce qu'ont tenté de prouver, et ont d'ailleurs réussi, les maîtres à penser du XVII^e siècle comme Locke notamment, et invoquant des raisons telles que la hiérarchie naturelle entre les hommes ou encore la pénibilité du travail. Il en est de même pour la propriété individuelle : si rien n'est à personne à la base, alors tout est à tout le monde. De là surviennent les fameux enclos anglais, sensés rentabiliser la terre des nouveaux propriétaires afin de prospérer d'un point de vue économique alors en pleine expansion dans les esprits de l'époque. Cela m'amène à une deuxième préoccupation : la répartition des richesses sur la planète. Si l'on suit ce raisonnement tout à fait respectable visant à donner une terre à chacun, celui-ci trouve sa limite dans le problème de démographie soulevé par Malthus et dont nous voyons aujourd'hui, deux siècles plus tard tout de même, les premiers effets indésirables. Serait-il alors raisonnable d'adapter la population de la planète proportionnellement aux ressources dont celle-ci dispose ?

Je fus interrompu par Allie, qui venait de brancher son câble RCA sur les enceintes après les avoir allumées : le bruit du contact entre son câble et l'amplificateur aurait pu réveiller un mort. Elle se mit à jouer un remix bien connu de Ricardo Villalobos, je ne saurais vous dire le titre, et le rythme de la mélodie saccadée me mettait dans un état d'émerveillement tel que mes pensées fusaient sans que je puisse les retenir. N'est-ce donc pas là le but de la musique ? Nous faire oublier nos pensées, notre condition d'homme ? En ce sens, comment peut-elle être soumise à critique ? Disque d'or, de platine, d'argent, de bronze... ça veut dire quoi ? Pourquoi essayer de distinguer une musique d'une autre ? Chaque morceau est unique. Comme un tableau. Il ne devrait pas y avoir de valeur marchande. C'est une pièce d'art, et l'art est fait pour être contemplée et aimée pour elle-même. Alors, contemplons. Taisons-nous et contemplons l'art de la nature, l'art de l'homme.

Satisfait de l'ambiance que prend alors la tournure de cet après-midi, je me remis au travail. Il me reste cinq heures exactement.

À chacun le devoir de juger ce qui est bon ou ce qui ne l'est pas. La raison dispose de cette capacité étonnante à intervenir dans nos choix sans qu'on puisse savoir à quel moment elle intervient. Nous faisons des choses, parce qu'il nous semble raisonnable de les faire. De même Roselyne Bachelot, ministre de la santé lors de l'épidémie de grippe aviaire à la fin de la première décennie des années 2000, a semblé raisonnable de commander des millions de masques alors que la situation ne l'exigeait pas, d'après ses détracteurs. En temps de crise sanitaire, ma raison me dit, et c'est d'ailleurs sa justification, que nous ne sommes jamais trop à l'abri. Après tout, à problème exceptionnel doit répondre une solution exceptionnelle : il n'y a pas de demi-mesure dans l'exception. Cela m'amène à m'interroger sur l'universalité de la raison dont nous pouvons faire preuve, en tant qu'espèce. Je voudrais vous en exposer les problèmes les plus immédiats.

Le premier est que la raison n'est pas universelle, contrairement à ce que l'on pense. Si elle l'avait été, nous aurions vécu dans le meilleur des mondes. Outre les péripéties glaçantes du célèbre roman d'Aldous Huxley, l'universalité de la raison aurait pu être une solution paisible aux maux de notre société. Attention, il n'est pas question ici de séparer la société en couches sociales définies et interdépendante — le capitalisme étant déjà bien assez efficace — mais de trouver la meilleure disposition pour contenter tout le monde. Après tout, même dans le meilleur des mondes, personne ne parle bonheur. Ce mot perd de son sens. Ou peut-être est-il une chimère après laquelle nous courons pour supporter notre condition ?

Le second problème est que la raison ne peut tout bonnement pas être responsable de ses actes, puisque non universelle. Qui blâmer alors ? Pourquoi les violeurs se défendent-ils de violer des femmes ? C'était tout à fait normal dans l'antiquité, dans le moyen-âge. Mais je ne sais pour quelle raison, la morale a décidé tout d'un coup que c'était condamnable. Tout partirait d'une envie animale incontrôlable selon eux, d'une provocation de la part du sexe féminin. Cela me rappelle un passage du dernier spectacle de Madame Blanche Gardin: elle expliquait ce phénomène par l'incapacité de l'homme à faire preuve de bon sens quant cela touchait aux femmes. A-t-on vraiment envie de punir des hommes qui grandissent avec des images dégradantes de jeunes femmes sensées nourrir leurs fantasmes ? A-t-on seulement envie de supprimer les affiches publicitaires montrant de jeunes filles ? Mais par dessus tout, quitte à nourrir ce besoin maladif de fantasmes, ne faudrait-il pas les remplacer par des femmes qui seraient plus mûres, plus aptes à supporter leur rôle de fantasme dans la société ? Si elle arrive à se mettre à la place du violeur, pourquoi pas nous ? La raison n'a rien de logique. La raison n'est vraiment pas grand chose, en fait. Peut-on raisonner en animal ? Un animal raisonne-t-il d'ailleurs ? Ce sont des questions que nous ne voulons pas nous poser. Nous ne voulons pas savoir pourquoi notre société va mal, nous ne voulons pas localiser ses vices. Ce n'est pas raisonnable. Nous ne sommes pas raisonnables. De même acabit sont les lois raciales des États-Unis d'Amérique au milieu du XXe siècle. Je n'ai pas fait de recherche, mais aucun autre pays à ma connaissance (limitée sur le sujet, je vous l'accorde) n'avait autant raisonné sur le caractère multiracial de sa population. C'est-à-dire que même après l'abolition de l'esclavage, les lois étaient faites selon des critères raciaux : des toilettes pour ceux-ci, des toilettes pour ceux-là ; des sièges pour ceux-ci, des sièges pour ceux-là. Ne vous mélangez pas disaient-ils. Restez entre vous, entre semblables. Telle est la seule façon de prospérer en tant que résidents d'un même pays. Voilà la puissance de la raison. Elle n'a aucune limite, ne recule devant rien parce qu'implacable. Je ne me risquerais pas ici à établir un quelconque lien de parenté avec l'ignorance.

Mon attention fut soudain absorbée par la transition, une musique beaucoup plus lente et douce, plus profonde emplît tout d'un coup la terrasse. Ce sentiment unique de découvrir la volupté d'une nouvelle atmosphère, inconnue cette fois-ci. C'était comme si on entrait dans un nouvel univers, dont on apprend les règles et la nature tout le long du morceau. Attentif, je suis sur le qui-vive. Je m'attends à tout, et à rien. Je me laisse emporté par les vibrations sans retenue aucune. Qui sait ? Peut-être que l'inspiration me viendra naturellement ? De toute façon, on n'est jamais aussi sûr de son inspiration uniquement quand celle-ci s'impose à vous. Vous n'avez donc plus l'embarras du choix, plus d'hésitation parasite fortuite. On croit souvent que la liberté réside d'ailleurs dans la multiplicité des choix possibles. Il n'en est rien. La vraie liberté artistique est atteinte justement lors de l'absence de contraintes, dans l'absence de choix. Quelle formidable contrainte est la situation du choix multiple ! C'est pour ça que j'ai choisi d'étudier la philosophie. Je m'efforce de respecter la rigueur que la discipline impose jours après jours. À quoi bon étudier une question dont on connaît déjà la réponse ? Je me concentrai sur la suite de mon devoir. Encore mille deux cent mots.

Pendant longtemps nous avons cru que la raison était notre salut, notre différence par rapport aux autres animaux, notre ressemblance avec un dieu quelconque. Mais nous ne sommes en fait que des animaux, avec des passions contradictoires. La raison n'existe pas. C'est une création de l'esprit, là encore. Une manifestation de notre orgueil. Une excuse à toutes les horreurs perpétrées par l'espèce contre elle-même. Contre la nature surtout. Mais poursuivons.

Il y a 500 ans encore, nous pensions que la terre était plate. Il était vraisemblablement raisonnable de penser que la terre était plate et au centre de l'univers, dont nous n'étions d'ailleurs toujours pas plus capables de conceptualiser à l'époque qu'aujourd'hui. Qu'est-ce qui a changé aujourd'hui ? Nous nous détruisons les uns les autres avec autant de passion, nous avons découvert la fragilité de la nature avec autant d'étonnement. Et que faisons-nous ? Nous détournons les yeux. Nous savons que ce n'est pas raisonnable, mais au diable la raison. Nous voulons vivre comme des dieux. Ou plutôt comme on pense que les dieux vivent. Voilà. Cela n'a aucun fondement, aucune logique : nous ne savons pas où nous allons. Nos modèles n'existent pas.

Lorsque l'on proclama que le confinement allait être prolongé, je me demandai intérieurement si cela était raisonnable. Je n'ai toujours pas de réponse. Ma raison semble m'avoir lâché. D'habitude si prompt à réagir à tel événement ou à telle déclaration, je n'ai aucune idée de ce que j'en pense. Le lien entre ma pensée et ma raison concernant ce sujet est inexistant. C'est une zone morte. C'est comme si nous avons arrêté de raisonner, arrêter de penser, pour préserver une partie de la société. Au journal de France 2 l'autre jour, des journalistes interviewaient des enfants qui cherchaient à manger dans la déchetterie de la ville de New Delhi. Ils étaient deux et un des journalistes a demandé qu'est-ce que ça changeait pour lui, cette pandémie de grippe. L'enfant le regarde de toute son innocence, et lui répond que ça ne changeait rien, qu'il n'avait pas peur du virus, que cela ne servait à rien d'avoir peur, qu'il allait mourir de toute façon un jour. Tout ce qui changeait, c'était qu'il avait plus de temps pour chercher à manger dans les poubelles parce qu'il n'y avait plus école. J'ai écarquillé les yeux et me suis dit qu'il avait raison. Pourquoi avoir peur de mourir ? Est-ce raisonnable d'arrêter de vivre par peur de la mort ?

À cette espérance démesurée dont font preuve les populations des pays riches vis-à-vis de leur longévité et de leur confort immédiat en temps de crise sanitaire, il serait légitime de

se demander si l'obscurantisme religieux ne serait pas la solution la plus efficace contre cette zone morte de mon esprit quant à la conceptualisation d'une pandémie d'une part, quant au maintien indéfini du confinement d'autre part. La grippe espagnole a fait plus de morts que la Grande guerre. La nature peut s'avérer plus meurtrière que nous. Qui l'eut cru.

Nous savons aussi qu'un autre fléau nous guette. Les scientifiques nous ont prévenus : la catastrophe approche. Mais nous ne décélérons pas notre allure. Nous produisons, consommons, polluons encore plus chaque jour, chaque mois, chaque année. C'est le paradoxe de la croissance. Encore une autre gangrène de l'esprit nous faisant croire que rien n'est possible sans croissance, que si nous ne croissons pas nos revenus, nos productions, nos consommations, nous serions amenés à une autre crise économique. Ils nous font croire, et ils y croient eux-mêmes j'en suis sûr, et même si cela n'est pas raisonnable — mais enfin, qu'est-ce que la raison après tout ? — que nous sommes condamnés à croître encore et encore jusqu'au point de saturation. Si le désir de l'homme ne peut être saturé, la terre l'est en revanche. On a passé un cap où la question et le doute ne servent plus à rien. J'envie l'époque où l'on pouvait être sceptique de ce mode de gouvernance. L'époque où l'on pouvait émettre des doutes quant à l'efficacité de tel ou tel système, l'époque de la guerre froide. Il fallait choisir entre deux philosophies, deux chemins complètement aux antipodes l'un de l'autre. Il semblerait que le mauvais camp ait gagné. Aujourd'hui, c'est trop tard. Le scepticisme ne sert plus à rien. Nous sommes entrés dans l'anthropocène. La période géologique qui définit l'homme comme force motrice principale des mouvements de la terre et de son système de refroidissement météorologique. C'est fort quand même. Nous sommes arrivés à un point où c'est l'homme qui décide de la succession des saisons, des phénomènes tropicaux, du déplacement des plaques tectoniques. C'est l'or que cherchait le général Johann August Suter, et c'est l'or qui provoquera sa perte.

Arrivé à ce stade de la réflexion, je me dis que je suis sur la bonne voie. Je parcours d'un œil rapide le travail effectué jusque-là. Allie a dû s'apercevoir de ma satisfaction, puisque je la voyais s'approcher derrière mon écran. Elle bougeait avec une grâce presque féline, et cela m'a toujours frappé depuis que je l'ai rencontrée. Elle me regarde avec ses yeux de biche et me dit avec un sourire en coin : « tu viens danser ? » avant de rajouter qu'il y a une faute dans son prénom, qu'elle l'écrit Ally et non Allie. Gonflée de la part de quelqu'un qui ne sait pas écrire ! Mais j'en souris tout de même et je la priai de continuer sur la même lancée. Le soleil allait se coucher. Il faut mettre nos invités à l'aise dès leur arrivée. Je n'étais pas d'humeur à bavarder. J'étais sur le point de finir mon devoir. Il ne faut absolument pas que je perde le fil. Et pourtant, c'est ce qui se passe. Je suis en train de perdre le fil, parce qu'elle me plaît beaucoup et que je n'ose pas lui dire. Je n'ai pas encore assez confiance en moi pour une telle entreprise. Non sans une grimace qui aurait pu en faire chavirer plus d'un, elle retourna derrière ses platines en fulminant : « laisse-les violeurs tranquilles, pour l'amour du ciel ! ». Je suis sur le point de finir disais-je.

L'écriture, douce écriture, délivre-nous du mal. Que ton règne vienne, que tes lois soient sanctifiées ! Que ferions-nous sans l'écriture ? Je pense que nous n'existerions pas. En tout cas, nous n'aurions pas eu la conscience d'exister comme nous la ressentons après la lecture d'un texte, après l'écriture d'un mot. L'écriture nous permet de nous échapper de notre condition de produit de la nature, pour nous élever au-dessus d'elle. La nature n'écrit pas, ne lit pas, ne parle pas. La nature est, c'est tout. Elle ne se pose pas de question métaphysique, ni d'aucun autre ordre. Elle vibre dans les chants d'oiseaux, dans l'écume des vagues qui se brisent sur la falaise, dans la force invisible qui nous pousse vers le mouvement. Elle est partout et nulle part à la fois. Elle est belle et moche à la fois. Elle n'est rien et tout à la fois.

L'écriture est une preuve de notre existence, peu importe le monde dans lequel nous vivons, peu importe la conception dans laquelle nous nous plaçons. Elle donne la force d'exercer notre rôle à travers un scénario bien précis. C'est le scénario de la vie. C'est le même pour tout le monde.

Je viens d'écrire une suite de paragraphes voués au procès de la raison. J'aurais pu écrire sur la beauté de la nature, sur la possible ascendance des dieux mais j'ai choisi de m'apitoyer sur le sort réservé à ma génération. C'est tout ce qu'il nous reste à faire de toute façon : regretter un monde sur le déclin dont nous avons eu un rapide aperçu dans notre enfance et à travers la télévision. Je ne peux pas m'empêcher de penser aux préoccupations de nos parents. Le premier homme sur la lune. La chute du mur de Berlin. L'effondrement de l'union soviétique. La vague hippie des années 80. La découverte du LSD. La mise au point de l'ordinateur, d'internet, de la musique électronique. Je suis profondément jaloux. Tout ce qu'il me reste aujourd'hui, ce sont de vagues souvenirs des années 90, quand on ne marchait pas encore avec un écran intelligent dans la poche. On pourrait appeler cela des pensées ou des méditations comme au XVIIe siècle quand c'était à la mode d'avoir des réflexions sur tout et n'importe quoi, mais qu'importe. Aujourd'hui, on s'en fout. On a arrêté de réfléchir. On n'en a plus besoin. Mais ce n'est pas grave. Dorénavant, ce qui compte, c'est la quête qui nous est attribuée, que nous nous attribuons à nous mêmes. Ce qui compte, c'est l'expression de la nature, si ce n'est la simple et perpétuelle contemplation de celle-ci, dans sa forme la plus brute. Je ne vois pas quel autre sujet pourrait me fasciner autant.

J'étais au summum de ma méditation que j'entendis le bruit de moteur bien reconnaissable de la Clio 2 du nouvel arrivant. Il dit qu'il est mannequin. J'admirerai toujours ces gens qui peuvent se passer de telles introspections pour donner un sens à leur vie. Aucune ironie là-dedans. Toujours est-il que celui-ci s'appelle Geoffrey, qu'il est arrivé la veille de métropole et que c'est un ami de Sergio. Il lui a donné mon adresse, pour peu qu'il sache s'orienter sur l'île. Il était seul. Il ne m'a pas fallu trois plombes pour comprendre que leur avion n'était toujours pas arrivé. Je n'ai pas envie d'aller en prendre des nouvelles. Je ne veux pas savoir ce qu'il se passe ou ce qu'il ne se passe probablement pas. Je veux rester sur ma chaise longue, savourer le mixe d'Allie jusqu'au bout du crépuscule. Leur avion était sensé atterrir depuis cinq heures déjà.

3142 mots.